Document generated on 04/29/2024 12:39 p.m.

Nuit blanche, le magazine du livre

France Daigle

David Lonergan

Number 122, Spring 2011

URI: https://id.erudit.org/iderudit/64396ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lonergan, D. (2011). France Daigle. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (122), 10–13.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

France Daigle

Par
David Lonergan*

Je ne connaissais pas l'œuvre de France Daigle avant de déménager en Acadie, à Moncton pour être précis, à l'été 1994. Curiosité, intérêt puis passion m'ont mené sur le chemin de la production artistique acadienne d'autant plus facilité que dès l'automne je devenais critique de cette production dans le quotidien *L'Acadie nouvelle*.

Photo : @Marc Xavier Leblanc

France Daigle

C'est ainsi que j'ai lu ***1953, Chronique d'une naissance annoncée*** (1995). Le roman met en scène Bébé M. aux prises avec une maladie cœliaque qui la (on comprend vite qu'il s'agit de France Daigle) retient à l'hôpital sous les soins bienveillants de garde Vautour et le regard inquiet de sa mère tandis que le père vaque à ses occupations journalistiques au sein de ***L'Évangéline***.

La structure du roman avait suscité ma curiosité par sa virtuosité et sa logique : huit chapitres, chacun divisé en huit temps, deux « intrigues » (Bébé M. en 1953, mais aussi Élizabeth « aujourd'hui »). À cela s'ajoutent plusieurs réflexions sur l'écriture qui mettent en scène, en l'absence de dialogues, la France Daigle devenue adulte.

De là, j'ai remonté son parcours. Les trois premiers romans sont à la frontière de la prose poétique et du récit romanesque. ***Sans jamais parler du vent*** (1983) traite de l'enfance. Chaque paragraphe occupe une page. Les phrases sont courtes, les textes évocateurs, porteurs des mille mondes qui habitent l'auteure. Le sous-titre donne le ton : ***Roman de crainte et d'espoir que la mort arrive à temps***. Son troisième roman, ***Histoire de la maison qui brûle*** (1985), pousse plus loin la démarche formaliste. Le texte de la page gauche est placé en haut de la page, celui de la page droite en bas. Aucun texte ne dépasse quelques lignes. À la limite, on peut lire ce roman de différentes façons : les pages d'en haut, celles d'en bas, toutes les pages. La prose demeure poétique, la structure ferme, le thème sujet à des interprétations. Cette maison qui brûle peut symboliser la destruction de la première Acadie, tout comme il peut s'agir de notre feu intérieur, même si le roman raconte l'histoire d'une

Cette maison qui brûle peut symboliser la destruction de la première Acadie...

femme et de ses deux enfants, victimes de ce feu. Dans tous les cas demeurent la beauté des phrases, la richesse pourtant simple du texte.

Ces deux romans ont été adaptés de belle façon pour la scène par le collectif Moncton-Sable de Moncton qui a vu le jour en créant des pièces de l'auteure. D'une certaine façon la recherche esthétique de cette troupe rejoint les préoccupations formelles de la France Daigle de ces premiers romans. Ce qui est curieux, c'est qu'elle n'écrit plus du tout de la même façon quand ce collectif crée ***Moncton-Sable*** (1997) qu'elle écrit pour lui, pièce qui donnera son nom au groupe. Deux autres pièces suivent, ***Craie*** (1999) et ***Foin*** (2000). Cette trilogie se fonde sur la matière pour faire apparaître le texte. Et le théâtre se laisse envahir par des tonnes de sable, de foin ou par une installation qui permet de dessiner, avec des craies bien sûr, au sol.

Puis, pour revenir à mon histoire, arrive ***Variations en B et K*** (1985) publié non pas aux éditions d'Acadie comme les précédents romans, mais à la Nouvelle Barre du jour. Au texte du roman (si l'on peut dire) placé en haut des pages répondent en tout petits caractères des informations factuelles, scientifiques, historiques. Un va-et-vient entre l'imaginaire et le réel.

Et l'écriture de l'auteure change comme si le temps de l'exploration pure de la forme était terminé. Un peu comme si son apprentissage de l'écriture laissait la place à une expression plus personnelle, plus ouverte, plus confiante en son propre monde. Coédité par les éditions d'Acadie et la Nouvelle Barre du jour, ***La beauté de l'affaire*** (1991) introduit le changement, presque timidement, néanmoins l'écriture passe du registre poétique au romanesque.

L'affirmation vient avec ***La vraie vie*** (1993) et avec elle, les personnages. Coédité par les éditions d'Acadie et l'Hexagone, ce roman se développe dans un cadre strict : cinq chapitres divisés en deux parties, lesquelles se composent de dix segments. France Daigle construira tous les romans qui suivront autour de contraintes qui, paradoxalement, libéreront son écriture. Et puis apparaît Élizabeth que l'on retrouvera dans les deux romans suivants. Elle ne sera pas la seule à « se promener » d'un roman à l'autre, à s'immiscer dans des aventures qui ne sont pas les siennes, mais elle y apportera une couleur qui crée d'un roman à l'autre une résonance, une continuité, même si les choix formels et structurels seront très différents. Élizabeth, une Québécoise qui choisit d'exercer la médecine à Moncton. Élizabeth qui devient le premier véritable personnage de France Daigle.

Élizabeth s'était sentie un peu moins coupable d'être médecin le jour où une cliente, une petite dame un peu âgée, lui a confié qu'elle trouvait merveilleux de penser qu'elle allait bientôt mourir. Parce qu'en choisissant la médecine, Élizabeth n'avait pas nécessairement opté pour la prolongation de la vie.

La vraie vie, l'Hexagone/D'Acadie, 1993, p. 24.

L'écriture d'un roman offre plus de latitude à la personne qui éprouve de la difficulté à s'en tenir aux faits. Le romancier a non seulement le droit de fabuler, il en a même le devoir. […] Néanmoins, pour écrire, le romancier a besoin de cette matière qu'est la réalité.
Il a besoin de la réalité – et le langage fait partie de cette réalité – pour traverser le mur qui veut se refermer sur lui, mur qui ressemble étrangement au mur de la connaissance.

1953, Chronique d'une naissance annoncée, D'Acadie, 1995, p. 61-62.

– Tu sais pas comment dire *steering wheel* en français ?
Carmen ne voulait pas perdre patience, mais elle sentait qu'il était temps de crever l'abcès.
– Je sais peut-être, ben quand même-ti, c'est pas un mot que je *userais* au garage. Ça dépend à qui c'que tu parles.
Carmen fut piquée.
– Comme là ! Le mot *userais* ! T'aurais pu dire de quoi d'autre ! T'aurais pu dire « utiliserais » ! C'est ça que je veux dire ! On dirait que tu fais par exprès !
– …
Ou en tout cas, tu te forces pas.
– …
– Tu parlais mieux que ça en France.
– Ben là, c'est pas pareil. Y nous connaissiont pas. Pis je parlais moins.
– …
– Pis *anyways*, depuis quand c'est qu'y faut qu'on se force pour parler notre langue ? Je veux dire, c'est notre langue. On peut-ti pas la parler comme qu'on veut ?
– …
– Je veux dire, c'est-ti *actually* de quoi qu'y faut qu'on s'occupe de ?

Petites difficultés d'existence, Boréal, 2002, p. 149-150.

Ce roman est également celui où l'Acadie est explicitement présente, ce qui annonce ce qui va suivre.

L'Acadie est au centre de ***1953***. C'est elle le personnage principal, c'est son histoire et celle du monde dans lequel elle s'inscrit. Et le quotidien ***L'Évangéline*** dont on épluche presque systématiquement les éditions en donne le pouls. France Daigle n'avoue jamais être ce Bébé M., même si c'est évident. Elle est pourtant présente, tant dans la façon dont elle met en scène sa famille que par sa vision de l'Acadie.

Cette retenue disparaît dans ***Pas pire*** (1998). Elle devient le personnage principal de ce roman écrit à la première personne, utilisant jusqu'à son nom dans cette « fiction-réalité ». Élizabeth est toujours là, mais

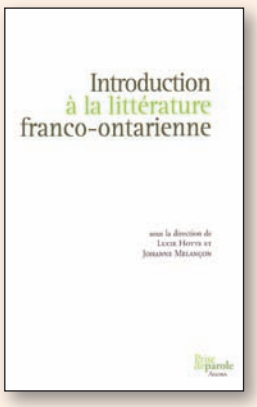
ce sont Terry et Carmen qui retiennent le plus l'attention en sus de France, qui doit se rendre en France pour participer à *Bouillon de culture*, elle qui souffre d'agoraphobie. Avec eux apparaît la langue vernaculaire de Moncton, le chiac, alors que l'écrivaine explore pour la première fois le dialogue. Première fois dans le roman, mais elle vient d'en commettre pour Moncton-Sable. Du théâtre, elle retient la parole, mais laisse au collectif l'exploration des sons, des matières et de l'espace. De fait, elle leur livre des squelettes de textes que le groupe fait siens. Par contre, sa quatrième pièce, ***Bric-à-brac*** (2001), sera davantage « écrite » et mettra en scène de véritables personnages (si ambigus et complexes soient-ils) qui parlent une langue familière (donc avec des incursions *chiaques*).

On sent Moncton, on vit avec les personnages.

Arrivent ***Un fin passage*** (2001) et ***Petites difficultés d'existence*** (2002), les deux chez Boréal, construits autour du jeune couple de Moncton, Terry et Carmen. Les dialogues y occupent une grande place, merveilleusement habités par le chiac, qui devient une véritable langue littéraire. La narration est en français standard avec la couleur acadienne, ce qui donne toute leur vigueur aux dialogues. On sent Moncton, on vit avec les personnages. Ces deux romans, tout en étant comme tous les autres très structurés et « encadrés » par des contraintes, respirent la vie.

Ainsi, d'un roman à l'autre, France Daigle interroge l'écriture, la forme, le sens même du roman.

« Ce jour-là les Québécois sont nés et les Canadiens français des autres provinces ont eu à se définir. »



Sous la dir. de Lucie Hotte et Johanne Melançon
INTRODUCTION À LA LITTÉRATURE FRANCO-ONTARIENNE
Prise de parole, Sudbury, 2010, 277 p. ; 34,95 $

Lors des États généraux du Canada français de 1967, les 1000 délégués ont voté la reconnaissance du droit à l'autodétermination du Québec, « territoire national et milieu politique fondamental » de la nation canadienne-française. Ce jour-là les Québécois sont nés et les Canadiens français des autres provinces ont eu à se définir. Ce même jour, ou presque, la littérature franco-ontarienne, tout comme celles des autres provinces, à l'exception sans doute de l'acadienne, est née, c'est du moins ce qu'affirment Lucie Hotte et Johanne Melançon dans l'introduction de ce très intéressant ouvrage.

Couvrant la période de 1970 à « nos jours », ce collectif présente par genre la littérature franco-ontarienne en faisant précéder le tout d'un survol de son histoire depuis 1610, ce qui nous permet de saisir les enjeux et la façon dont son essor s'inscrit dans les luttes et l'affirmation des Franco-Ontariens.

Il ne s'agit pas d'une histoire littéraire au sens strict, mais bien de pistes de lecture qui mettent en relief les auteurs les plus importants dont on nous présente les œuvres le plus souvent en nous les résumant et en les situant l'une par rapport à l'autre tout en les inscrivant dans le contexte qui les a vues naître.

On y aborde le théâtre (texte de Jane Ross), la poésie (François Paré), la chanson (Johanne Melançon), le roman (Lucie Hotte) et la nouvelle (Michel Lord) dans des essais d'une quarantaine de pages, ce qui tend à égaliser les genres alors que la production n'est pas aussi équipollente que ça. Par exemple, on retient 12 auteurs en théâtre, 28 en poésie, 26 en roman et 10 en nouvelle. Ceci dit, tous les noms importants sont là et une dizaine d'auteurs sont dans au moins deux des genres.

Les approches des essayistes sont différentes, mais tous les auteurs ont la volonté de toucher un large public, ce qu'ils réussissent. Si on peut s'étonner de l'absence de la littérature jeunesse (théâtre inclus), il n'en demeure pas moins que cet ouvrage est le premier à nous tracer un portrait vivant et actuel d'une littérature qu'il est intéressant de saisir en un regard dans des textes passionnants tant par la pertinence des propos que par la vision proposée des œuvres. NB

David Lonergan

Et quand on refait son parcours depuis ses premiers poèmes – elle en a publié dès 1981, le premier avait un titre prémonitoire : « Poème impossible à finir » –, on ne peut qu'admirer la qualité de sa démarche de même que l'excellence de chacun de ses romans, pourtant fort différents les uns des autres. Si au début elle se cache derrière la forme, elle en arrive à la dominer et à s'affirmer dans toutes les facettes de son être et de son talent. NB

France Daigle a publié, entre autres :

Sans jamais parler du vent, Roman de crainte et d'espoir que la mort arrive à temps, D'Acadie, 1983 ; ***Film d'amour et de dépendance, Chef-d'œuvre obscur***, D'Acadie, 1984 ; ***Histoire de la maison qui brûle, Vaguement suivi d'un dernier regard sur la maison qui brûle***, D'Acadie, 1985 ; ***Variations en B et K, Plans, devis et contrat pour l'infrastructure d'un pont***, Nouvelle Barre du jour, 1985 ; ***L'été avant la mort***, avec Hélène Harbec, Remue-ménage, 1986 ; ***La beauté de l'affaire, Fiction autobiographique à plusieurs voix sur son rapport tortueux au langage***, Nouvelle Barre du jour/D'Acadie, 1991 ; ***La vraie vie***, l'Hexagone/D'Acadie, 1993 ; ***1953, Chronique d'une naissance annoncée***, D'Acadie, 1995 ; ***Pas pire*** (prix France-Acadie 1998, prix Éloizes 1998 et prix Antonine-Maillet–Acadie Vie 1999), D'Acadie, 1998 et Boréal, 2002 ; ***Un fin passage***, Boréal, 2001 ; ***Petites difficultés d'existence***, Boréal, 2002.

***David Lonergan a publié, entre autres :**

Les otages, Éditeq, 1987 (Prix littéraire des Associés 1987) ; ***L'anthologie de Blanche Lamontagne-Beauregard***, Guérin littérature, 1989 ; ***Blanche***, Guérin littérature, 1989 ; ***La Bolduc, La vie de Mary Travers***, Triptyque, 1992 ; ***Paroles de l'Est, Anthologie de la littérature de l'Est du Québec***, Éditeq, 1993 ; ***Tintamarre, Chroniques de littérature dans l'Acadie d'aujourd'hui***, Prise de parole, 2008 (prix Antonine-Maillet–Acadie Vie 2008) ; ***Paroles d'Acadie, Anthologie de la littérature acadienne*** (1958-2009), Prise de parole, 2010.

Andrée Christensen
LA MÉMOIRE DE L'AILE

David, Ottawa, 2010, 369 p. ; 24,95 $

Il est des romans qui tiennent au climat qu'ils créent et à la façon dont les événements qui s'entrelacent viennent appuyer les tensions et les inconnus qui se faufilent dans la trame narrative.

Ainsi en est-il du second roman de la poète Andrée Christensen, ***La mémoire de l'aile***. Comme ce fut le cas avec le premier, ***Depuis longtemps, j'entendais la mer***, celui-ci s'inspire de la mythologie sans pour autant chercher à s'y coller. Le souffle est poétique et la trame romanesque s'élargit pour laisser place à la puissance évocatrice de son verbe. Tout est question de climat, d'atmosphère.

Au centre de l'intrigue, Mélusine et Beltran dont les destins s'entrecroisent pour finalement se rejoindre. Mélusine qui connaît le langage des oiseaux et Beltran dont le nom signifie « brillant corbeau ».

Mélusine qui a déjà porté deux autres prénoms, chacun représentant une étape de sa vie. D'abord Angéline, la messagère, qui a en elle-même les traces des ailes et qui, à la suite de son viol, devient Lilith, la force primordiale « sauvage et solitaire », en se reconstruisant pour enfin s'assumer sous le nom de Mélusine, cette fée mi-femme mi-bête, « veilleuse et passeuse d'âmes » dont le chemin croisera Beltran, ce qui annoncera son quatrième nom qu'elle entendra en rendant l'âme. Un destin tragique, porteur de toutes les beautés et angoisses du monde, qui se heurte à la folie avant de la transcender.

Beltran, botaniste célèbre pour ses créations de roses blanches, pianiste aux prises avec sa peur de se laisser habiter par le « duende » qui le conduirait, comme ce fut le cas dans son adolescence, au plus profond de lui-même, ce qu'il affrontera alors que Mélusine « s'envolera ». Ce « duende » qui habite l'univers de l'Espagne dont est originaire Beltran et qui habitera son père à l'instant même de sa mort. Ce concept issu du flamenco et de la tauromachie que Federico García Lorca, lui-même personnage du roman, introduit en littérature, définit la démarche de Beltran et de Mélusine.

Le roman se construit comme un labyrinthe dans une série d'allers-retours entre présent et passé des deux personnages et de leurs parents. Et une fin comme un espoir.

Un très beau roman, complexe et fascinant, merveilleusement habité par une poésie qui nous emporte dans ce monde un peu trouble, presque incertain et pourtant si vrai. NB

David Lonergan